



Article scientifique

Article

2013

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Histoires de migration ordinaire : réalités plurielles

Ricciardi, Toni; Cattacin, Sandro

How to cite

RICCIARDI, Toni, CATTACIN, Sandro. Histoires de migration ordinaire : réalités plurielles. In: Terra cognita, 2013, n° 23, p. 72–74.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:91811>

Histoires de migration ordinaire : réalités plurielles.

Les migrations ont longtemps été classées, dans la recherche et dans le discours social et politique, dans une logique de suites générationnelles. Ce regard avait tout à fait son sens. Quitter son lieu d'origine signifiait souvent une décision définitive – même si les migrants maintenaient le rêve du retour, pour mieux supporter leur destin probable de sédentarisation et, avec le temps, d'acculturation. Nos réalités contemporaines de la mobilité, du transnationalisme et de l'individualisation nous demandent une révision sérieuse de ce regard sur les années de la migration industrielle, marquée par le biais sédentaire et de l'acculturation.

Parler des premières générations signifie se référer à la période industrielle, quand migrer signifiait quitter la pauvreté et la campagne pour aller travailler dans les zones industrielles. C'est donc une *terminologie qui a un sens strictement historique* et décrivant une réalité de transposition importante et à long terme de populations d'un lieu à un autre.

Un phénomène pluriel

Parler des premières générations signifie aussi se référer à une réalité plurielle, en continuelle transformation et qui épouse le rythme des besoins et des opportunités, tant au niveau de la provenance qu'à celui de la destination. Le départ d'un petit groupe de jeunes d'un village suffisait à instaurer une migration filiative qui pouvait aller jusqu'à vider une commune pauvre pour en agrandir une autre, plus riche et attractive, ou qu'une commune subventionnait la migration pour alléger son nombre d'indigents ou encore qu'une entreprise venait à chercher activement dans une commune précise des jeunes disposés à migrer. De même, un contexte qui était demandeur en migrants pouvait, selon les secteurs économiques, avoir besoin de ces ressources humaines d'un certain type de formation, par exemple le Valais dans le secteur touristique ou Zoug dans le secteur industriel.

Si l'on se penche sur les premières générations de migrants de l'ère industrielle vers la Suisse, on constate qu'il s'agit d'une migration internationale venant largement de l'Italie. C'est le pays voisin d'abord, caractérisé par des zones de grande pauvreté et qui s'industrialise nettement plus tard que la Suisse et c'est, après la Deuxième Guerre mondiale, le seul pays voisin qui n'ait pas des restrictions quant à la migration de ces habitants vers l'étranger. On peut aisément distinguer au moins cinq moments de sédentarisation de personnes venant de l'Italie en Suisse et qui permettent de parler d'un pluralisme des premières générations, tant du point de vue des origines que des secteurs d'engagement.

Les constructeurs de tunnels

Même s'il y a de nombreuses premières générations, il n'est possible de retracer l'origine de la migration de masse depuis l'Italie qu'à partir de l'époque des grands tunnels, c'est-à-dire la période entre la fin du 19^e siècle et les premières décennies du 20^e siècle. Par exemple, la majeure partie de la main-d'œuvre du tunnel du Gothard (1872-1882) provenait du nord de l'Italie; par contre, pour la première fois, la main-d'œuvre méridionale (Calabre et Sicile) a été préférée pour la construction du tunnel du Simplon (1898-1906), en raison de la conviction qu'elle pouvait mieux résister aux hautes températures des chantiers souterrains (De Michelis 1903).

Les réfugiés politiques

Dans l'ordre chronologique, ce sont ensuite des réfugiés politiques qui s'installent en Suisse. Au début, c'étaient des socialistes qui échappaient à la répression en Italie et, une fois la frontière passée, formaient les premiers noyaux de socialistes italiens en Suisse (celui de Zurich a été l'un des plus importants). Mais la majorité des exilés politiques arrive en Suisse à partir des années 1920 pour échapper au régime fasciste. Ils sont d'origine du centre-nord de l'Italie, intellectuels et organisés dans une diaspora qui vise à soutenir ceux qui appartiennent à la Résistance en Italie. L'internationalisme socialiste dans un premier temps, puis le fascisme ensuite, ont déterminé

la constitution de groupes et d'avant-gardes qui, les décennies suivantes, ont représenté le berceau de diffusion du réseau de l'associationnisme laïque en émigration. Les réseaux laïques et religieux croissent d'une manière tellement exponentielle que la Suisse devient le pays avec le nombre le plus élevé du monde d'associations d'Italiens émigrés. Ce sont ces Italiens qui vont fonder les *Colonie Libere Italiane* en Suisse, une organisation qui a su se transformer pour s'implanter de manière capillaire dans toute la Suisse (Ricciardi 2013).

Les ingénieurs et les ouvriers spécialisés

La Suisse se retrouvera, juste après la Deuxième Guerre mondiale, dans une situation économique exceptionnelle. L'industrie est intacte et les commandes internationales pour des machines industrielles y affluent. Le démarrage économique nécessite d'abord des ingénieurs et une main-d'œuvre qualifiée qui va être recrutée directement dans le triangle d'or italien, à savoir le nord-ouest industriel autour des villes de Milan, Turin et Gênes. Ce sont ces Italiens, proches de la Confédération et y ayant eu des rapports historiques de travail saisonnier, qui ont augmenté les chiffres de la migration italienne en Suisse pendant la période 1945-1949.

La vague du nord-ouest correspond au démarrage de la phase de la reconstruction de l'Italie. Les migrants étaient en général des personnes instruites. Ils étaient les premiers cadres du monde associatif et souvent ils représentaient, pour ceux qui arrivaient en Suisse, les premiers points de référence pendant les décennies suivantes. Il y en avait beaucoup de Bergame (aujourd'hui l'un des territoires les plus riches en Italie) et, parmi eux, il y avait un fort pourcentage d'artisans qui – comme les nombreux artisans qui avaient traversé l'océan vers le « Nouveau Monde » entre le 19^e et le 20^e siècle – exportaient leurs compétences manufacturières. Les contremaîtres et les entrepreneurs formaient un autre contingent, celui provenant de la Vénétie, qui a été majoritaire jusqu'au début des années 1960.

Les mains de l'industrie, du bâtiment et de la restauration

C'est à partir de la Deuxième Guerre mondiale, puis plus massivement dans les années 1950, qu'une migration du nord-est de l'Italie arrive en Suisse à la recherche d'une vie meilleure, en particulier en provenance des villes minières et de la campagne. C'est la première vague de migrants peu qualifiés ou sans qualification. Jusqu'au milieu des années 1960, la migration venait surtout du nord. Si les migrations précédentes vivaient séparées de la population suisse, cette dernière migration va s'y trouver totalement immiscée, par le travail, par le fait d'habiter là même où réside la population suisse. Ces Italiens et Italiennes servent dans les restaurants, travaillent sur les chantiers urbains et fréquentent les lieux de rencontre.

Les arrivées du sud de l'Italie

Le boom économique ne sera pas possible sans les arrivées du sud de l'Italie, une longue vague qui a caractérisé au moins pour un quart de siècle (1960-1985) le flux italien. Ces migrants ont été les victimes de la première vague xénophobe de l'après-guerre. Bien que la construction de communautés homogènes à l'étranger ait été très importante pendant cette phase, le contact avec les autochtones est une caractéristique des collectivités italiennes qui ne peut pas être négligée. La tentative de se conformer, de s'adapter et de s'intégrer a été considérable, malgré une xénophobie latente qui aura caractérisé les décennies suivantes (Cattacin/Oris 2013).

Si d'un côté les performances économiques ont été extraordinaires, de l'autre côté les campagnes de l'arrière-pays méridional italien ont continué à se dépeupler. D'ailleurs, entre 1958 et 1976, la Suisse est incontestablement la première destination de la migration italienne. Et entre la fin des années 1950 et la première moitié des années 1960, en particulier à l'abri du deuxième accord sur le recrutement de main-d'œuvre de 1964, la présence italienne devient méridionale (Ricciardi 2011 ; 2013). En ce qui concerne les admissions, ce qui est remarquable pendant cette période c'est l'abandon progressif d'un *système de laissez-faire*, remplacé par un *modèle néocorporatiste* (Cattacin et al. 2005).

Les règles de recrutement et les acteurs changent et, avec l'arrivée en masse des méridionaux, les différences augmentent. Le sentiment xénophobe qui avait été mis de côté pendant des décennies explose encore une fois avec violence vers la moitié des années 1960 et reste latent pendant les décennies suivantes. La peur de la « surpopulation étrangère » conditionne inévitablement les opportunités de rapprochement entre ces deux mondes.

Au cours de la même période, les migrants manifestent pour la première fois publiquement leur malaise à travers un engagement social et en essayant aussi de sensibiliser les consciences de la population suisse. Les revendications sont unidirectionnelles, vers les autorités italiennes dans un premier temps et, à travers ce canal, vers les autorités et l'opinion publique helvétique (La Barba et al. 2013).

Devenir comme les autres

La pression homogénéisante de l'après-guerre touchait toute la population. Pour les migrants de la première génération, elle se traduisait par une demande à « s'assimiler » et une volonté d'inclusion. Des films comme « Pane e cioccolato » témoignent de cette pression, des difficultés et des méfiances qu'elle créait au quotidien, voire de l'ambivalence même de l'idée que nous puissions tous devenir des semblables. Il y eut trois moments clés qui ont contribué à changer la perception réciproque de mé-

fiance : d'abord la tragédie de Mattmark (1965), au cours de laquelle pour la première fois des Italiens et des Suisses meurent les uns à côté des autres (88 ouvriers, majoritairement des Italiens). Elle marque le début d'actes visibles de solidarisation et d'un discours des villes et des autorités suisses sur le respect réciproque et l'intégration. Ensuite, la longue période des initiatives xénophobes des années 1970 et l'effort, par l'initiative « Être solidaires » qui démarre en 1974 et soumise au vote en 1981, une première tentative de réconcilier les migrants avec la population suisse via une démarche xénophile et impliquant les migrants eux-mêmes et leurs associations. Et, enfin, la victoire italienne lors de la coupe du monde de football de 1982 qui déverse dans les rues du pays des milliers de travailleurs italiens et leurs familles qui vivaient depuis des décennies en Suisse ou y étaient alors nés.

Aujourd'hui, les premières générations d'Italiennes et Italiens sont à la retraite, vivent en Italie et font les pendulaires pour garder le contact avec leurs enfants – ou vivent en Suisse où elles préparent les institutions qui se consacrent aux personnes âgées, à s'ouvrir à leurs besoins, de s'ouvrir à la différence. Leur destin est d'être pionnier, même à l'âge avancé.

Bibliographie

- Cattacin, Sandro; Rosita Fibbi et Hans Mahnig**, 2005, Bilan de la politique migratoire suisse et perspectives pour l'avenir. Dans : Mahnig, Hans (éd.). Histoire de la politique de migration, d'asile et d'intégration en Suisse depuis 1948. Zurich : Seismo, 445-453.
- Cattacin, Sandro et Michel Oris**, 2013, Introduction. L'apprentissage de la xénophobie. Dans : La Barba, Morena et al. (éd.), La migration italienne dans la Suisse d'après-guerre : Identités, discours et réalités. Lausanne : Antipodes, 5-12.
- De Michelis Giuseppe**, 1903, L'emigrazione italiana nella Svizzera. Roma : Tip. G. Bertero & C..
- Hoffmann-Nowotny, Hans-Joachim**, 1970, Migration : ein Beitrag zu einer soziologischen Erklärung. Stuttgart: F. Enke.
- La Barba, Morena; Christian Stohr; Michel Oris et Sandro Cattacin** (éd.), 2013, La migration italienne dans la Suisse d'après-guerre. Lausanne : Antipodes.
- Ricciardi, Toni**, 2011, La Svizzera voleva braccia ma arrivarono uomini. Dans : Fondazione Migrantes (éd.). Rapporto Italiani nel mondo 2011. Roma : Idos, 291-305.
- Ricciardi, Toni**, 2013, Associazionismo ed emigrazione. Storia delle Colonie Libere e degli Italiani in Svizzera. Roma-Bari : Laterza.
- Sayad, Abdelmalek et Farinaz Fassa**, 1982, Éléments pour une sociologie de l'immigration. Lausanne : Institut de science politique.

Primo-Migranten? Generationenkonzepte in Frage gestellt

In Diskursen über Einwanderung hat sich in Forschung und Politik eine Sichtweise etabliert, die von einer Abfolge von «Generationen» ausgeht. Man spricht von erster, zweiter und dritter Generation. Eine solche Perspektive hat in der Vergangenheit eine gewisse Berechtigung gehabt. Sein Heimatland zu verlassen, um sich anderswo definitiv niederzulassen, entsprach meist der Realität – selbst wenn manche Migrantinnen und Migranten in einer Rückkehrorientierung verharren, um den Prozess der «Akkulturation» besser ertragen zu können.

Migrationsprozesse – dies zeigen neuere Ansätze in der Forschung – gestalten sich jedoch nicht nach dem immer gleichen Modell von Ankunft, «Akkulturation» und Integration. Ein Blick auf die Geschichte lehrt uns, dass Konzepte wie «Primo-Migranten» oder «erste Generation» nur ein unvollständiges Bild der konkreten Situationen jener Menschen wiedergeben, die sozusagen als «erste» migrierten. Am Beispiel der italienischen Immigration in die Schweiz zeigen die Autoren auf, wie vielfältig die Realitäten der so genannten ersten Generation sind. Sie entsprechen nur teilweise dem Bild, das man landläufig von süditalienischen Gastarbeitern mit geringen Qualifikationen hat. Denn bevor diese ab den 1960er-Jahren in die Schweiz einwanderten, um als Saisoniers in der Landwirtschaft, auf dem Bau und im Tourismusgewerbe zu arbeiten, später ihre Familien nachzogen und sich hier niederliessen, gab es mehrere Phasen von Immigration unterschiedlichen Charakters. Für den Tunnelbau am Gotthard Ende des 19. Jahrhunderts waren es zunächst erfahrene Mineure aus Norditalien, die sich an diesem Projekt beteiligten, während der faschistischen Ära in Italien suchten Intellektuelle und Angehörige der Resistenza Zuflucht im Schweizer Exil, und in der unmittelbaren Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg stellten Ingenieure und qualifizierte Arbeitskräfte der aufblühenden Wirtschaft in der Schweiz ihr Fachwissen zur Verfügung.

Toni Ricciardi est historien spécialisé sur les questions d'immigration italienne en Suisse. Il travaille comme chercheur à l'Université de Genève.

Sandro Cattacin est Professeur au Département de Sociologie de l'Université de Genève.